

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 70 (1931)  
**Heft:** 15

**Artikel:** Un incroyable menu  
**Autor:** Deslandes, Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223870>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Agence de publicité Amacker  
Palud 3, Lausanne.



LE 24 AVRIL 1723

**L**E 24 avril 1723, un homme mourait pour sa patrie et cette mort était utile, ce sang versé — comme celui des martyrs devenant semence de chrétiens — devait faire germer dans les cœurs des Vaudois le sentiment superbe de leur désir intime d'une patrie libre.

Le major Davel, en ce jour de printemps, montait calme et fier, sur l'échafaud de Vidy.

Il me semble que cet anniversaire doit être, par chaque Vaudois pieusement célébré, non point par de bruyantes fêtes et de houleuses processions, mais par quelques pensées données au patriote, au martyr.

Voici comment le colonel Leconte, dans sa brochure bien connue, décrit les dernières scènes de ce triste drame :

« Le 24 avril, à midi, on lui lut sa sentence dans la cour du Château ; il l'écouta avec attention et sang-froid ; puis il fut remis entre les mains du bourreau, placé entre deux ministres, MM. Bergier et de Bionnens, et acheminé solennellement vers Vidy, le lieu de l'exécution. Il avait refusé un cheval qu'on lui avait offert pour le trajet. Chemin faisant, il montra un calme parfait, donna des directions et des ordres qui eurent la preuve. Sur Montbenon, incommode de la poussière, il dit : « Nous ferions mieux de prendre à gauche pour marcher sur le gazon. » Il demanda aux cavaliers de ne pas marcher trop près de lui, à cause de la poussière et recommanda aux soldats de ne pas rudoyer la foule. Il pria aussi les ministres d'interrompre leurs réflexions pour qu'il pût se recueillir. Arrivé au pied de l'échafaud, on le somma de nouveau, on le conjura d'avouer ses complices. « Mon cœur est vide à cet égard », répondit-il. Il monta sur l'échafaud en disant aux magistrats et aux ministres qui l'entouraient : « Mon sort est très heureux et je jouis intérieurement d'une grande satisfaction. »

« Depuis l'échafaud, il parla à la foule assemblée et son discours est un beau complément de son manifeste. On lui avait naïvement fait promettre de ne rien dire sur le compte du Souverain. Il tint sa parole. Mais, comment empêcher que la responsabilité des maux du pays ne remontât, toute seule et par la force des choses, jusqu'à LL. EE. ? Tout son discours est dirigé contre les vices des Vaudois, mais chaque trait frappe forcément Berne. Il signala la manie des procès, l'abandon des sentiments élevés, la corruption des mœurs, celle des ministres en particulier, la position du pauvre paysan torturé par les procureurs, ces véritables sangsues. Il ne chercha pas à se justifier ; au contraire, il se félicita d'avoir suivi sa vocation, d'avoir été, par le sacrifice volontaire de sa vie, un instrument

d'élite en la main de Dieu. « Je ne doute pas, dit-il, que ma mort ne produise d'excellents effets... j'espère que l'on redressera les abus que je viens de vous reprocher en face. C'est ici la plus excellente et la plus glorieuse journée de ma vie. C'est pour moi un jour de triomphe, qui couronne et qui surpasse tout ce qui a pu m'arriver jusqu'ici de plus brillant. »

« Le pasteur de Saussure fit ensuite le sermon d'usage. Touchant discours qui dut émouvoir Davel en ce moment majestueux. Le pasteur montre d'abord toute l'énormité du crime de rébellion, mais fait l'éloge de la personne de Davel, homme probe, dit-il, juste et charitable. Le ministre frappe le crime en louant le criminel. Aussi de Saussure fut réprimandé pour cette seconde partie de son sermon.

« Une prière vint ensuite ; puis Davel ôta lui-même son habit rouge et alla se placer sur la sellette ; le bourreau lui mit un bonnet pour lui couvrir les yeux, et, en un clin d'œil, il lui enleva la tête de dessus les épaules. Le cadavre fut enterré sous l'échafaud et la tête clouée au gibet. La foule s'écoula silencieusement ; bientôt la plaine de Vidy était déserte.

\*\*\*

Elle s'écoula silencieuse la foule, silencieuse et navrée, encore hésitante, sans doute, mais sentant alors même que le crime commis par LL. EE. était un aveu de crainte, une preuve d'appréhension, un pressentiment des choses futures. Déjà, peut-être, les hommes de l'époque virent dans l'avenir, — comme en une hallucination prophétique — s'élever sur les places de nos villes vaudoises ces arbres de liberté qui, hélas, ne fleurissent plus à l'heure présente.

Ah ! que les temps sont loin des dévouements à la chose publique, des sacrifices au pays, et qu'il est bon, n'est-ce pas de songer un peu aux gloires toujours lumineuses de ceux qui, intègres et purs, livrèrent leur sang pour ne point faillir au devoir, pour chercher à chasser du sol maternel de la patrie les tout-puissants seigneurs de Berne. Oui que ces temps sont loin. »

Jean de Pully.



D'ON MEDZE ET D'ON FE A BRECI

**D**AI a dâi dzein que consurtant lo mèdze po tote lè maladi que lo ciè dèguenau-tse su l'ao tita, mà que n'adrand jamé vère on veretâbllio màdzo. Et tot parâi ie seim-billie que, du que lè màdzo sè sant recordâ, dâvant ein cougnâtre on bouquet mé po lè maladi que ti lè Jean-Louis dâo paï. Sé prâo qu'èin a dâi tot suti de cliâo mèdze que pouant vo dere *rein qu'à l'igüe* iò on a mau, quand cein no z'a prâ, s'on è rontu dâo côté gautse à bin dâo drâ, s'on a de la fondze dein lo veintro, s'on è tsesâ avau dâi z'ègrâ à bin avau onn' ètsila et de quin pachon, quand noûtra ballamère è vegnaite vo vère po lo derrâi iâdzo, se lo premi de noûtre z'einfant l'è on batse à bin 'na demi-batse. Et tot cein rein qu'à vère voûtron igüe. E-te pas on merâello, dite-vâi ?

Tot parâi, lâi a on iâdzo que lo mèdze de Pequozî l'a ètâ motset à tot fin et que lâi a jamé rein comprâ. Mé vu vo cein racontâ. Assorolhède :

L'è on histoire de fè à breçi. Vo sède que noûtre mère-grand l'ao pe grand orgouet l'ètâi d'avâi dâi vilhio fè à breçi. Pe vilhio et mî ! S'on ein avâi dâo teimps dâo râi David, eh bin ! tant mî ! Lè breçi l'ètant pe fin et miço quemet on beliet de banqua.

Dan, la Luise à Bolondzî l'avâi ion de cliâo tot vilhio fè à breçi avoué dâi carrelet iò l'ètâi marquâ dinse :

CANTON DE VAUD  
L. P.  
1848.

La *Liberté-Patrie* s'ètâi usâie avoué lo *canton de Vaud*, mà l'annâie 1848 l'ètâi restâie bin marquâie. Ora pu vo dere cein que s'è passâ, que l'è on affère epouâireinta. La Luise l'avâi ètsâodâ bin adrâ son fè, po cein que, po que lè breçi subyéant su lo fû, faut que lo fè sâi bourleint à tsavon. L'ètâi rodzo quemet 'na djôuta de femalla quand son boun'ami l'embranche devant lo mondo, l'è tot dere. Qu'a-te fé avoué son fè ? Diabe lo mot que i'èin sé. Tot cein que pu vo contâ, lè que la Luise l'è tsesâite su son fè que l'a souplliâ son gredon, que l'a souplliâ assebin son cotillon, son aberdjâo, son cançon, son pantet et que lâi a fé su la djôuta de derrâi — la gautse — on pucheint bourlon. Et su cliâi djôuta on pouâve vère que l'ètâi marquâ à fin mâitet :

1848.

Lo bolondzî l'a met dessus tot cein que pouâve trovâ po la solâdzî : dâo lacî, de Poulyo, de l'igüe, de l'igüetta, de l'ongüieint, de la pèdze, rein lâi a fé. Cein la canfarâve tant que po fini, lo bolondzî l'è su querî lo mèdze. Lâi avâi bin on màdzo à velâdzo, mà s'èin maufiâvant et s'è fiâvant rein qu'à mèdze.

Stisse l'arreve, et, ma fâi ! l'a bin faliu lâi montrâ la pllièce. Quand l'a zu bin guegnî la frecachâ avoué l'annâie que lâi ètâ, l'a ètâ tant èbaubi que ie fâ dinse :

— Mâ, quin âdzo ài-vo, Luise ?

— Su de mille nâo ceint, i'è treint'ion'an.

— Eh bin ! lâi compreigno rein. L'avau de voûtra rita l'a ètâ fé ein quarante-houit ! Lâi compreinde-vo oquie ? Mè, tota ma carcasse l'a lo mîm'âdzo. *Marc à Louis.*

UN INCROYABLE MENU

**D**UISQU'IL faut manger, mangeons bien ! Ce goût de bien manger, serait-ce donc un esclavage ? Une soumission de l'esprit à la matière ? L'obsession du plat qui viendra, et de la bonne bouteille ? Représentera-t-il, en fin de compte, cette forme de paganisme que dénoncent chez nous tels censeurs inquiets et, qu'ils le sachent, un peu trop pressés de conclure ? Parce qu'il se trouve quelques écrivains, quelques peintres romands, comme Muret, préoccupé d'orner leur vie et celle de leurs amis, parce que tels d'entre nous n'ont point honte d'avouer un goût raisonnable des plats bien cuisinés et des vins honnêtes, n'évoque-t-on pas, dans d'austères cercles, le trop fameux repas de Trimalcion ?

Arrière, les sombres prêches d'une morale sans grâce et d'une vertu sans sourire ! Ce que

nous goûtons, comme on respire les parfums d'une oasis, c'est — la besogne faite et la conscience nette — un simple plat de chez nous, amoureuxment mijoté ; un vin authentique l'arrosera. Nous n'y attarderons pas notre pensée, ni notre cœur. Le lendemain, chacun reprendra sa tâche où il la laissa. Puisqu'il faut manger, un repas d'amis, tout simple, mais soigné, aura su introduire quelque spiritualité dans cette nécessité de manger qui est, si vous voulez bien la considérer d'un peu près, une assez vulgaire nécessité. Manger n'importe quoi et n'importe comment, ce n'est pas l'acte d'un civilisé et d'un délicat. Manger gloutonnement, manger seul, pour satisfaire un lourd égoïsme, c'est l'acte d'un barbare. Que nos amitiés se renforcent et se resserrent dans le partage d'un fin repas, d'une bonne bouteille, c'est la vie embellie et enrichie : chacun de ces spirituels repas d'amis, c'est une rose qui dissimule la dernière épine de l'existence — et pensez-vous qu'elles n'abondent pas sur notre route, ces épines maudites ? Vous reconnaîtrez le gourmet délicat, à ce qu'il met de l'esprit et du cœur aux choses de la table. Vous voulez savoir ce que c'est que *manger bien* ? Exactement cela.

Écartons-nous des gourmands épais et de ces goinfres qui ne pensent qu'à entonner vivres et liquides. Que nos plats soient simples, peu nombreux, et nommés de leur nom, qui sera bref. Rien de plus anti-gastronomique qu'un certain snobisme qui fait la fortune des « hostelleries » de France. Dans un menu parisien, je découpe ceci :

EN CE DEBUT DE MARS, PRECURSEUR DU  
PRINTEMPS,

J'AURAI L'HONNEUR DE VOUS SERVIR :  
MES CINQUANTE AMUSE-GUEULE DJONNAIS  
ou bien

MES FRETILLANTES LIMACES  
dites ESCARGOTS DE BOURGOGNE  
préparées à ma façon.

Ensuite, le Gourmet que Vous êtes saura apprécier,  
soit :

LES DELICIEUX FILETS DE SOLE DEVINIERE  
ou encore

LES EMOUSTILLANTES COQUILLES  
DE LANGOUSTE A L'AMERICAINE  
et si le cœur Vous en dit

LES ADORABLES PETITES TRUITES SAUTEES  
A LA FRANCO-COMTOISE

Pour suivre, j'offrirai à Votre appréciation  
gastronomique

LES JOYEUX COQUELETS DU BEAU PAYS  
DE BRESSE

Finement cuisinés au pur jus de raisin Pineau  
suivant le rite des Ducs de Bourgogne.

Si mieux il Vous convient

Ces charmants Volatiles, point bégueules du tout,  
Vous seront servis, sur la demande de nombreux  
clients, à la façon de la Cousine de Rully.

Aux Amis de Saint Hubert

LES DAIMS AGILES ET GRACIEUX

offriront leurs côtes aimablement marinées au vin  
blanc de Bourgogne enrobées d'une adorable  
Sauce Poivrade.

Si vous m'en croyez, fuyez l'auberge où vous  
serait présenté ce menu, digne des nouveaux-  
riches de l'an 21, des pimbeches et des snobinettes  
de toujours. Que viennent faire ici ces « fré-  
tillants » escargots ? Ces « adorables » truites et  
ces daïms « agiles et gracieux » ? L'incroyable  
hôtelier de cette hostellerie pense-t-il que ces ad-  
jectifs éveillent notre appétit ? Pense-t-il que  
cette emphase convienne à une cuisine soignée,  
mijotée ? Tant de phrases, pour dire :

*Escargots de Bourgogne — Truites de ruisseau  
Coqs au Vin — Côtes de Daim.*

Tous ces mots prétentieux, quelle cuisine ca-  
chent-ils ?

\*\*\*

Certes, le plat de chez nous a ses mérites :  
sauce aux choux ou truite du Jura, ou vache-  
rin crémeux. On peut rêver, pourtant de mets  
plus rares, de menus mieux ordonnés. Le temps  
revient des promenades au long cours. Vous qui  
partirez vers la Bourgogne ou vers Paris, vers  
la Bresse et la Provence, sachez que les meil-  
leurs menus sont les plus sobres — sur la carte.  
Celui qui vous parle a savouré, dans la capitale

de la Bourgogne, entre amis de choix, d'admirables déjeuners où l'on restait à table plusieurs heures, dans une poétique atmosphère de mets discrètement mangés, de vins respirés avant que d'être bus et de conversations brillantes. Sur ce menu de choix, l'esprit dominait. Eh bien, le menu était simple, sans fioritures verbales, sans adjectifs et sans superlatifs. Clair, simple, bien ordonné. Intelligible à chacun. Il n'y était question, ni de « frétilantes limaces » (le mot affreux !) ni de coquelets peu chastes. La sauce poivrade n'y était pas « adorable ». Mais le repas, lui, reste inoubliable, et de cordiales, de sûres amitiés en sont nées.

Dans la gastronomie raisonnable, il entre une sagesse véritable. Elle vous porte à fuir, et les censeurs incommodes, et les snobs de l'hostellerie. Faites de même, mes chers amis — et bon voyage !

Pierre Deslandes.

La Patrie Suisse du 11 avril nous présente deux intéressants reportages : l'un sur l'organisation du service du feu dans les villes suisses, l'autre sur le nouveau carillon installé à Genève, à Saint-Pierre. Une belle étude est consacrée au peintre Benjamin Vautier. Des variétés, une comédie inédite, les actualités habituelles, donnent à ce numéro une variété remarquable. Deux romans, le supplément de la mode, la page du dimanche, complètent la revue romande, désignée pour devenir de plus en plus celle de la famille suisse.

D'un ridicule à l'autre. — Ceci se passait l'autre jour dans une petite localité de la campagne genevoise.

Un représentant offrait à un fermier de lui vendre une motocelette.

— Combien que ça coûte ? fait le paysan.

— Mille francs.

— Oh ! pour ce prix-là j'aime mieux acheter une vache.

— Ce n'est pas la même chose. Vous auriez l'air ridicule si vous faisiez vos courses dans le pays sur le dos d'une vache.

— Possible !... Mais j'aurais l'air encore plus ridicule si j'essayais de traire votre mécanique.

#### LE CHOIX D'UN MARI

N'ÉPOUSEZ jamais un brasseur, il vous mettrait en *bière* ; fuyez le serrurier, il vous jetterait dans les *fers* ; le boulanger, lui, vous aurait vite mise dans le *pétrin* ; le musicien vous nourrirait de *son* ; le menuisier vous scierait le dos du matin au soir ; le fabricant d'allumettes vous prouverait que chez lui tout le monde *souffre* ; le barbier est au nombre des *raseurs* ; le teinturier vous en ferait voir de toutes les *couleurs* ; l'épicier vous mettrait dans sa *mélasse*. Ne prenez pas au sérieux la demande d'un fumiste ; avec des opticiens, vous auriez des *jumelles* ; le cordonnier vous taperait sur le *cuir* ; le cuisinier vous mettrait dans la *purée* ; le bourellier risque d'avoir une mauvaise *alène* ; le forgeron a trop l'habitude du *soufflet* ; le photographe aime trop la *pose* ou faire *poser* ; le relieur *chagrinerait* votre peau ; le flûtiste risquerait, après la noce, de jouer des *flûtes* ; que ce soit du myope ou du presbyte, vous seriez *mal vue* ; l'électricien vous enverrait sa *pile* sur la face, — mais, prenez un imprimeur en qui vous trouverez toujours un homme de *caractère*, à moins qu'il ne soit de mauvais caractère.

#### LES SOSIES

Il est évidemment assez difficile, avec des éléments aussi simples et aussi peu nombreux qu'un front, deux yeux, un nez, une bouche et un contour de figure, de faire des centaines de millions d'exemplaires différents. C'est cependant ce tour de force que la nature a réussi, depuis que l'humanité existe. On ne saurait donc s'étonner si çà et là, au hasard des siècles et des générations, elle s'est trompée et a produit deux individus absolument semblables.

Ce phénomène qu'on constate assez souvent chez deux jumeaux, et qui est alors explicable, on le rencontre aussi en dehors de toute parenté. Des physiologistes ont même été jusqu'à prétendre que chacun, en ce bas monde, avait cer-

tainement un sosie quelque part. Et ils en donnent pour preuve que la plupart des grands personnages de l'histoire ancienne ou contemporaine, plus en vue que le commun des mortels et dont les traits sont diffusés par la presse, ont les leurs.

C'est ainsi que sans remonter à la fameuse légende du Masque de Fer, dont Alexandre Dumas a fait un double de Louis XIV, Napoléon III possédait le sien en la personne d'un ancien officier de dragons, à qui cette ressemblance valut parfois les plus glorieux égards et parfois d'amusantes méprises.

Edouard VII avait un sosie parfait : un commerçant de la Cité à qui d'ailleurs cette aventure porta malheur. Devenu fou et persuadé être le roi, il fut arrêté au palais de Buckingham et finit ses jours dans un asile. On affirme qu'un autre sosie d'Edouard VII, un vieux mendiant de Londres, dûment lavé, brossé, habillé... et stylé, remplaça une fois le souverain malade à une cérémonie qui ne pouvait être remise. Mais il y a tant de légendes...

M. Doumergue, M. Clémenceau, M. Millebrand avaient ou ont encore leurs doubles à Paris. Et qui n'a pas rencontré dans les rues de la capitale M. Poincaré et ne l'a pas salué respectueusement ? Or, c'est un très brave homme, employé au rayon des gants dans un grand magasin de la rive gauche, et qui est heureux et confus de ces méprises... Dernièrement, à Bayonne, la foule acclama le roi d'Espagne, Alphonse XIII, qui pénétrait au théâtre, revêtu d'un uniforme de colonel de cavalerie des Asturies et entouré d'une cour brillante. Aux cris de « Viva el Rey », le souverain se leva et salua gravement... Mais, au second acte, le roi avait fait place à un élégant gentleman en civil, qui lui ressemblait d'une façon frappante et qui s'était ainsi amusé à mystifier les spectateurs pendant une heure d'horloge...

M. Mussolini possédait un sosie à New-York, un modeste garçon coiffeur. Les mauvaises langues prétendent que le consul d'Italie fit mander le pauvre homme et, sous la menace des pires représailles de la part des fascistes du Nouveau-Monde, lui intima l'ordre d'avoir à laisser pousser désormais barbe et moustache. Un fonctionnaire de la Société générale a posé, pendant la guerre, pour les Joffre et a réalisé ainsi une petite fortune. Enfin, jusqu'au Pape qui possède son double : c'est un humble curé d'une paroisse de l'Orne, auquel une firme américaine a offert un million de francs pour figurer le Souverain Pontife dans un film documentaire. Notre abbé a d'ailleurs prudemment et sagement refusé.

Cette question des sosies, que traitait déjà un auteur grec bien avant l'ère chrétienne, et de nos confrères sportifs s'en est emparé dernièrement, en la ramenant au monde du cinéma. L'enquête qu'il a faite à ce sujet est véritablement très intéressante. Elle établit avant tout qu'il ne s'agit plus ici de ressemblances fortuites, mais voulues. Et c'est compréhensible. Quelle tentation de copier ces as de l'écran qui traînent dans leur sillage et les gros cachets et les engagements mirifiques et l'admiration des foules ! Charlie Chaplin, le fameux Charlot, dut, en 1922, en appeler aux tribunaux pour défendre sa jeune gloire contre le contrefacteur Charlie Aplin qui, non content de lui voler... à peu près son nom, imitait sa démarche, ses tics, son jeu et copiait fidèlement la petite moustache que nous connaissons tous. Rudolf Valentino, de son vivant, avait un sosie dangereux en la personne d'un ancien officier autrichien, auquel il manquait heureusement le talent pour concurrencer la vedette du « Cheik ».

Les « sosies volontaires » ne font pas belle figure lorsqu'ils se trouvent en présence du modèle qu'ils ont copié. On raconte que l'illustre compositeur Boieldieu, se rendant un soir à l'Opéra et déclinant son nom au contrôle, s'entendit répondre : « M. Boieldieu ? mais le maître est déjà dans la salle, tel rang, tel fauteuil. » Sans insister, le grand musicien paya sa place.